

ce (*Union médicale*, 28 novembre 1868), qui affirme que Rossini a dû faire plus d'une cure dans sa vie et que bien des mélancoliques ont dû se guérir ou tout au moins se distraire de leurs tristesses, à l'audition du *Barbier* et de la *Cenerentola*.

“ Nous ne connaissons peut être pas assez, dit-il, la puissance du rythme sur notre organisme ; je demandais un jour au Dr Véron, qui, quoique non pratiquant, était doué d'un sens médical très juste : “ Comment pouvez-vous aller vous enfermer ainsi, tous les soirs, dans une loge d'Opéra ou des Italiens, immédiatement après votre dîner ?—Je ne peux pas digérer sans musique, me répondit-il. Il me faut du rythme.” Je lui rappelai alors une pratique singulière et qui paraissait fort bizarre, d'un praticien très célèbre et très original, Récamier, qui envoyait tous ses dyspeptiques et gastralgiques à la place Vendôme, pour y entendre la retraite et suivre les tambours.

—C'est bien cela, s'exclama M. Véron. L'ouverture de la *Gazza* qui commence par un roulement de tambours, me fait un bien extrême ; et l'Opéra du Caid, où le tambour joue un grand rôle, me produit l'effet du meilleur thé.”

Ce qui précède pourra ressembler à un paradoxe plus que fantaisiste, aux organisations réfractaires aux impressions musicales ; mais pour ceux que la musique passionne et exalte, ils conviendront que le bien-être qui suit une audition irréprochable peut avoir, en effet, une influence favorable sur tout l'organisme.

À l'audition d'une partition de son choix (c'est lui même qui le raconte), Berlioz semblait entrer en vibration : “ C'est d'abord un plaisir délicieux où le raisonnement n'entre pour rien ; l'habitude de l'analyse vient ensuite d'elle même faire naître l'admiration ; l'émotion croissant en raison directe de l'énergie ou de la grandeur des idées de l'auteur, produit successivement une agitation étrange dans la circulation du sang ; mes artères battent avec violence ; les larmes qui, d'ordinaire, annoncent la fin du paroxysme, n'en indiquent souvent qu'un état progressif, qui doit être de beaucoup dépassé.”

On sait qu'à Mazas, un autel est placé au centre de la prison, sur une sorte de haut piédestal, et, le dimanche, les prisonniers sont censés entendre la messe par l'entrebaïllement des douze cents portes des cellules : “ D'ordinaire, écrit Ignotus (*Paris-secret*), ce peuple de cœurs tombés ou révoltés, manifeste la plus grande indifférence devant ce spectacle chrétien. La religion lui semble faire partie de cet échafaudage social qui, à ce moment, pèse de tout son poids sur lui. Dieu apparaît à ces hommes comme un procureur général. Seule, la musique de l'orgue a la puissance de les émouvoir. Un peu de musique dans les hôpitaux, les hospices et les prisons, voilà un de mes desiderata. Elle endormirait momentanément la misère et le crime. On a remarqué que, seul, l'assassin n'est pas d'un tempérament sensible à la musique. Si